

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 3

Artikel: Mort aux pigeons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la Marguerite d'ambre
sur vieux fond d'oliviers . . .
Voici Seigneur le reste
de mon coeur d'autrefois.
Je m'en vais emprunter
le coeur neuf d'un ami,
d'un jeune campagnard
qui traverse d'un saut
le río.

Et ce refus tranquille, devant la femme qui s'offre, avec au coeur la définitive morsure:

Garde ton ciel d'azur . . .
Et ton infini
Que j'emprunterai
Au coeur d'un ami.

Mais la prodigieuse aventure devait brutalement prendre fin. C'est dans les environs de Grenade, près d'une olivaie, un matin du mois d'août, que Federico, déjà blessé, demandait qu'on l'achevât . . .

Enterré modestement sous un olivier séculaire il mérite bien l'épitaphe que lui-même, un jour, avait composé:

Cigale!
Heureuse, toi!
Qui sur un lit de terre
Meurs ivre de lumière!

Mort aux Pigeons

par DAN

J'étais extrêmement frêle, d'une pâleur un peu maladive; à l'âge de vingt ans, de lourdes boucles brunes tombaient nonchalamment sur mon front déjà tourmenté . . . Je n'étais pas heureux . . . Mes parents m'assuraient pourtant une existence confortable et douce, et je leur donnais en échange de nombreuses satisfactions d'un autre ordre: j'obtenais d'excellents résultats au collège. Pourquoi n'étais-je pas heureux? Si seulement je l'avais su! Peut-être un manque de joie de vivre . . . oui, c'est bien cela, une éternelle mélancolie, une aptitude innée au rêve. Mais qui dit rêve dit déception lorsque le rêve s'achève, lorsque le réel, le palpable s'impose à la raison comme une visite importune s'impose à votre table. Par contre, je crois n'avoir jamais désiré ni apprécié la quiétude; encore à présent, je crois trop au bonheur pour apprécier la joie, et je taxe, peut-être injustement, la béatitude ravie et bienheureuse, de stérilité et de neutralité. Mes camarades voyaient complaisamment en moi un futur poète; mes parents ne voyaient en moi qu'un oiseau, un pauvre oiseau toujours écorché, mais qui jouissait de ses plaies comme un fièvreux morbide jouit de sa température . . .

Néanmoins, si mon visage d'ange trouble intriguait les demoiselles et troubloit profondément quelques vieilles dames, j'ignorais ce sorti-

lège et souffrais de désirs bien différents . . . C'est sur une épaule massive de garçon de mon âge qu'aimaient à errer mes boucles brunes. Oh, bien purement, bien puérilement: comme un collégien, un collégien qui se plaisait à donner au moindre de ses sentiments l'ampleur d'un monument, et qui traduisait son ardent désir par des bagatelles dont je ris à présent sans toutefois les renier. Oh! Admirable époque de mes études, où mes amours innocentes étaient peut-être tout simplement l'AMOUR! A présent, rares sont ceux qui disent: J'aime! Non! On fait l'amour, comme on fait du thé, comme on fait du commerce, comme on fait . . . comme on fait tout, pour peut-être s'apercevoir en arrivant au bout du rouleau, qu'on a gâché sa vie et détruit systématiquement ses facultés d'aimer!

Ma première histoire d'amour est marquée d'une tâche de sang dans ma mémoire . . . D'une tache de sang et d'une larme . . . Peut-être deux taches de sang . . .

C'était un robuste garçon, viril et beau; Robert, tel était son prénom. Bien que n'étant pas précisément un intellectuel, il semblait sensible à la poésie . . . en tous cas, à ma poésie; il aimait à me regarder droit dans les yeux; alors, souriant de ses belles dents blanches, il me disait: «Alors? Mon petit oiseau blessé a encore de gros tourments? Il n'a pas encore trouvé le secret du bonheur et s'obstine à le chercher?» Je ne répondais rien, me laissais bercer par cette voix grave et chaude, et . . . et nous terminions cette conversation — ce monologue — par ce que Robert considérait nettement, lui comme le mot Bonheur qu'il venait d'évoquer . . . Pour moi . . . Que sais-je? Pour moi, c'était sans doute un peu de bonheur aussi, mais un peu! . . . ces deux mots qui tuent le troisième!

Nous nous aimions beaucoup, Robert et moi, jusqu'au jour où . . .

A peine venions-nous de réparer le désordre conséquent d'une heure d'amour, à peine étions-nous de nouveau habillés et coiffés correctement! Robert m'avait servi un «whisky bien tassé» dans un grand verre et nous trinquions. Un pigeon gris, au col bleuté vint picorer quelques miettes de pain à la fenêtre. Cette visite inattendue me sembla un doux présage, et je m'extasiai sur la frêle silhouette confiante, qui sautillait sans méfiance devant mes yeux éblouis.

— Je n'aime pas les pigeons, dit Robert!

— Alors, pourquoi mets-tu pain sur ta fenêtre?

Mon ami ne répondit rien; il sourit, seulement . . . Je n'eus pas le temps de crier, pas même le temps de voir quoi que ce soit . . . Sur la table, quelques secondes plus tard, gisait, tout chaud encore, le petit corps inerte, pitoyable; une perle rouge rutilait sur le bleu lumineux du cou mince, et Robert riait . . . Robert riait, de ce même rire charmant qu'il m'offrait en me disant: «Alors? Comment va mon petit oiseau blessé?» . . .

Je ne revis jamais mon ami. Ayant quitté sa maison sans un mot de regret, sans la moindre hésitation, je me devais, même au prix du plus pesant chagrin, de rayer d'un trait rouge, rouge comme la gouttelette du sang répandu, son nom et son visage. Il m'en coûta, pourtant, et, sur le chemin du retour, je crois bien que j'ai pleuré.

Curieuse ressemblance: mon amour était lui aussi, un oiseau frêle et confiant, qui s'en allait quérir son pain, sa joie, sa vie, aux lèvres, aux bras de son ami; les mains de Robert avaient tordu le cou de l'animal; le rire de Robert avait tordu le cou, définitivement, irrévocablement, de l'oiseau blessé au visage pâle, aux yeux de brume, qui avait versé des larmes en guise de sang!

Sentinelle et Jasmin¹⁾

Il en est de la littérature homophile comme de l'autre: à peine un ouvrage sur cent mérité d'être connu. Comme l'inspiration dite «de boulevard» constitue le fond de roulement de la pensée romanesque française, on se fait une raison quand un mauvais auteur manque son livre et qu'un mauvais éditeur le publie. Mais l'homosexualité, thème déchirant et redoutable, ne supporte pas de piètres plumes. Il se trouve pourtant à l'heure actuelle des auteurs et des éditeurs qui exploitent avec effronterie et par système l'homosexualité. A quand la collection «Beautés d'Azur»? N'était la crainte des foudres gouvernementales une telle collection aurait depuis longtemps vu le jour.

Je prie le lecteur de considérer que les revues homophiles ne sont pour rien dans ces livres, qu'elles n'en suscitent aucun et que leur devoir bien compris est de ne pas épargner les cuistres qui remplissent leurs poches en amusant la galerie aux dépens de ce qui fait le drame de milliers d'hommes.

Certes, Monsieur André Tabet, ne saurait être rangé parmi ces cuistres-là et nulle part dans son livre n'éclate la bêtise, fruit de l'incompréhension et de la haine. Il s'efforce d'être objectif et s'il lui arrive quelquefois de manquer, c'est la faute à ses éclairages, comme s'il ne savait pas toujours où braquer ses projecteurs ni de quelle main tenir son stylo.

L'histoire est crue, remarquable; elle voit s'affronter un inverti et un mauvais garçon aussi authentiques l'un que l'autre. Le décor — Alger — est de ceux qui prêtent de nouvelles dimensions aux moeurs et à la morale, dans un sens qu'on n'attendait guère. L'inverti appartient à la race élue, race supérieure et irréprochable qui ne compte que des mâles dans ses rangs: Jasmin est Arabe. Sentinelle, le mauvais garçon, est Algérois; mais sa mentalité et ses façons sont celles d'un «marlou» français. La dérisoire balance est en équilibre.

Le mouvement du livre est excellent, sa psychologie absolument vraisemblable. Jamais la haine n'a été aussi voisine de l'amour. Jamais le tréfonds d'une âme virile n'a été plus sincèrement, je ne dis pas analysé, mais ressenti et exprimé. Comble d'amour, comble d'horreur . . .

Alors, me direz-vous, avec un pareil sujet et ces qualités que vous prêtez à l'auteur nous voilà en face d'un chef-d'œuvre? Hélas! si Mon-

¹ 237 pages. Juillard, éditeur.